

DOMINIQUE MOÏSI

Conseiller spécial à l'Ifrri

Je me sens un peu comme le professeur de philosophie dans *Le Bourgeois Gentilhomme* "et la philosophie Messieurs", j'ai sept minutes pour clore cette session et je ne suis pas sûr que je vais vous rassurer.

Ma présence ici était liée au fait que l'on peut considérer l'incapacité des gouvernements à prendre des risques comme étant le plus gros risque auquel l'humanité est actuellement confrontée, l'incapacité à faire des réformes à temps, à imposer les réformes à temps et à expliquer ces réformes. Diriger et faire des compromis, voilà qui pourrait être, d'une certaine façon, le risque numéro un. Nous avons vu cela dans le monde arabe il y a peu de temps. Nous pourrions bien le voir demain dans d'autres parties du monde.

En un sens, mon sujet – en dépit des six minutes que j'ai et qui sont une caricature – serait de dire qu'il y a un fossé énorme entre l'évolution de la science et de la technologie, qui nous font rêver, mais aussi cauchemarder, et la stabilité des dirigeants humains, la stabilité de la nature humaine. Je pense qu'il y a à ce niveau plusieurs stéréotypes sur lesquels je voudrais m'attarder.

Le premier de ces stéréotypes, si c'est bien un stéréotype, est d'opposer les actions à court-terme des sociétés démocratiques occidentales aux actions à long terme des sociétés non-démocratiques non-occidentales. Je me souviens d'un débat à la commission trilatérale à Washington il y a quelques années. Un brillant représentant chinois s'est tourné vers la foule et a dit les Américains pensent plus large, les Européens pensent plus profond, nous les Chinois pensons plus longtemps.

Je pense qu'il est juste, d'une certaine façon, de reconnaître que la Chine, qui combine un état et une civilisation, a la capacité d'intégrer son passé et de prévoir pour son avenir d'une façon que nous ne possédons pas. Le grand livre sur la Chine d'Henry Kissinger s'ouvre sur une vision de Mao Tsé-toung avec ses généraux à l'époque de la guerre avec l'Inde qui utilise l'exemple d'un empereur en 1200 avant J. C. et tout le monde dans la pièce comprend à quoi la stratégie de Mao Tsé-toung fait référence. Les Chinois font par exemple des plans sur un siècle pour l'organisation urbaine. Ils pensent sur du très long terme.

Cependant, est-ce que les dirigeants chinois d'aujourd'hui sont prêts à prendre les risques qui sont probablement nécessaires pour réformer leur système politique sur le court-terme ? Est-ce que le nouveau dirigeant chinois est prêt à se faire des ennemis au sein de l'administration collective du politburo comme cela est probablement nécessaire ?

C'est la première question, le long-terme contre le court-terme. Il faut faire face au présent. Y-a-t-il une différence si grande entre les régimes non-démocratiques – j'ai parlé de la Chine mais j'aurais pu aussi parler de la Russie – et les régimes démocratiques ? La tradition au sein des régimes démocratiques est de dire aujourd'hui, en citant de véritables politiciens, je sais ce que je dois faire pour mon pays et mes concitoyens, mais je ne sais pas comment le faire, et d'être réélu demain.

Ceci est, en un sens, l'essentiel du problème qui est, selon moi, la séparation grandissante entre la réalité du monde, fondé sur l'interdépendance – c'est-à-dire la mondialisation – et l'attitude de plus en plus autiste, sinon provinciale de la classe politique. La règle du jeu c'est de changer le status quo qui ne peut survivre. La règle des politiciens est de survivre le plus longtemps possible, et cela peut vouloir dire, sur le court terme, de ne pas influencer le status quo. A long terme, nous allons tous mourir. A long terme, il y aura un tsunami, « après moi le déluge ».

C'est probablement le risque majeur auquel nous faisons face, l'incapacité des dirigeants politiques de sortir de ce provincialisme autiste, qui est si confortable et qui est devenu si puissant. Que pouvons-nous faire ? Je voudrais revenir à quatre idées fondamentales. La politique est en fait l'activité la plus noble. C'est l'activité la plus centrale, car la politique agit effectivement sur la vie de tous les citoyens. Il est essentiel de restaurer, dans l'esprit des politiciens tout comme dans celui des citoyens, le sens de la noblesse et de la centralité de la politique et des politiciens.



Sous cette perspective, je vais conclure, car le temps dont je dispose est incroyablement court, avec ce que j'appelle les quatre responsabilités majeures des politiciens et des hommes d'état. La première est simplement de diriger, de diriger par le pouvoir des idées. C'est Abraham Lincoln, qui a décidé que l'esclavage n'était plus acceptable. C'est Churchill, qui a décidé que la nature de l'ennemi était telle qu'il fallait y résister à tout prix. C'est Mandela, qui a décidé que la fin de l'apartheid signifiait la réconciliation avec ceux qui l'avaient envoyé en prison pendant 27 ans. Ils avaient la capacité de diriger par le pouvoir des idées.

Le deuxième point c'est la capacité de résister au populisme et aux forces qui vous entourent, vous poussant avec les mauvaises idées au mauvais moment. La capacité de leur dire non, ce n'est pas moi, ce n'est pas dans mon pays ou dans ma culture.

Le troisième point, c'est la capacité d'expliquer, de convaincre, ce qui signifie en un sens, remplacer la démagogie facile et négative par la pédagogie compliquée, et donner un cours intensif sur la réalité du monde, comme celui que nous avons eu ce matin, en expliquant les risques et le coût de l'inaction, ainsi que le coût de l'action et la nécessité d'agir sur le long terme.

Il y a une quatrième qualité que je crois être fondamentale, car la capacité de diriger, de résister, d'expliquer ne suffisent pas, il faut savoir faire des compromis, car un politicien qui n'aurait pas cette quatrième qualité ne s'en sortirait pas. La chose la plus rare sur cette planète est de voir la combinaison de ces quatre qualités essentielles, car beaucoup de gens en possèdent une ou deux, mais peu nombreux sont ceux qui peuvent faire les quatre.

On m'a confié la tâche de conclure sur autre chose, mais je vais vous laisser avec cette pensée: en définitive, le risque majeur, c'est le refus de prendre des risques quand ils sont nécessaires.